

Un visiteur illustre aux Canaries

Camille Saint-Saëns

por JEAN BONNEROT¹

Il y a une soixantaine d'années, dans les derniers jours de décembre 1889, débarquait à Las Palmas, enfoncé dans un large pardessus, une lourde sacoche en bandouillère, un voyageur étranger. Il était de figure avenante, sous un feutre banal; sur le quai de la Luz, il appela un cocher et il se fit conduire, avec sa malle plate et deux valises, à la Fonda de las Cuatro Naciones; cet «Hôtel des Quatre Nations» était réputé le meilleur. Pendant que les domestiques transportaient ses bagages, l'étranger s'amusait à regarder dans le hall les plantes verdoyantes et les vasques d'eau entourées de fleurs aux couleurs éclatantes. Il se fit inscrire au bureau sous le nom de «Charles Sannois, négociant, nationalité française, venant de Cadix», et donna quelques rapides explications sur son voyage; l'hôtelier conduisit son nouveau pensionnaire à une chambre d'apparence modeste, meublée sommairement d'un étroit lit de fer, d'une commode-toilette, un guéridon, un fauteuil canné et trois chaises en osier, et lui remit une clef, à laquelle pendait une plaque de cuivre où était gravé le n.º 15.

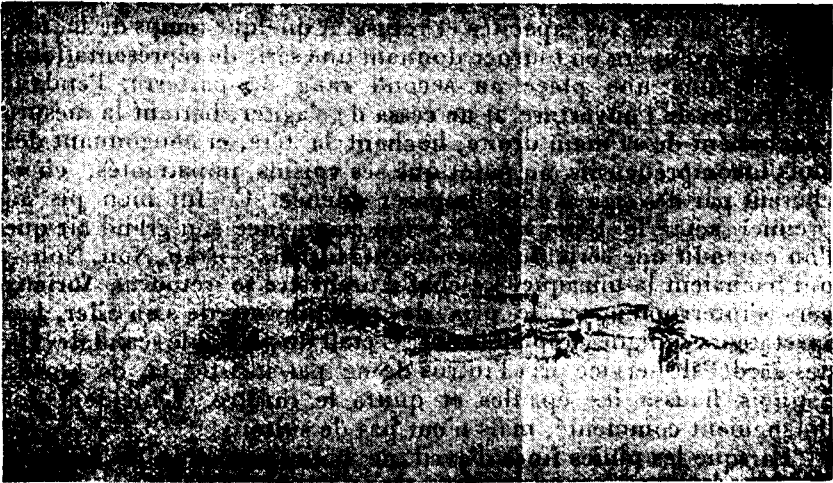
Au bout de quelques jours, l'hôtelier s'inquiéta des habitudes bizarres de cet étranger qui ne lisait pas de journaux, ne recevait pas de correspondance et n'allait jamais à la poste à l'heure du courrier. Pour un négociant il était peu bavard, il n'adressait la parole à personne; chaque jour, matin et après-midi, il faisait, seul, à pied, une promenade, indifférent aux chuchotements des gens qu'il rencon-

1 El autor fué durante once años, de 1911 a 1921, secretario de Camilo Saint-Saëns, quien, en su testamento, lo escogió para la publicación de su correspondencia. Añadamos que Mr. Jean Bonnerot entró como agregado, en 1903, a la Biblioteca de la Sorbona, de la cual fué luego bibliotecario y jefe; desde 1939 es administrador de todas las bibliotecas de la Universidad de París. Historiador y crítico, se ha dado a conocer desde hace 20 años como erudito, al emprender la publicación de la *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, de la cual han aparecido 6 volúmenes de los 20 de que constará, y la *Bibliographie* de la obra del mismo Saint-Beuve, que cuenta ya tres enormes tomos que atestiguan su conocimiento de la literatura y una constancia en la investigación a las que se ha tributado unánime homenaje.— **Nota de la Redacción.**

trait. Il semblait préoccupé et de temps à autre s'arrêtait, sortait un petit carnet de sa poche pour y griffonner au crayon quelques lignes et reprenait sa marche. A table, il mangeait seul, évitait de lier conversation; il choisissait de préférence du poisson et des fruits, mais on ne pouvait savoir quels étaient ses goûts, parce qu'aux rares questions que l'hôtelier s'était hasardé à lui poser il avait répondu par de vagues monosyllabes. — Était-il un malade venu chercher au soleil la guérison de quelque bronchite?... Était-il un réfugié politique, chassé de son pays, ou simplement un amoureux désabusé qui veut oublier sa belle? Les clients de l'hôtel ne cessaient d'interroger le patron sur ce voyageur. On ne pouvait rien lui reprocher: il était exact aux repas, acquittait scrupuleusement ses factures, mais rangeait chaque jour avant de sortir ses papiers dans sa malle noire, ne laissant trainer aucune feuille. Que de fois cependant on avait exploré sa chambre et soulevé son matelas avec l'espoir d'y trouver quelques documents cachés. On avait découvert qu'il aimait la musique: comme trois fois par semaine dimanche, mardi et jeudi, sur le kiosque de la promenade il y avait concert, tantôt de l'Harmonie civile, tantôt de la Fanfare du régiment, on l'aperçut plusieurs fois écoutant avec attention. Un jour vint où ses promenades, malgré le beau temps, se firent plus rares et plus courtes. On s'inquiéta: c'était certainement un espion à la solde d'un gouvernement ennemi... Il était assez prudent pour ne pas faire de dépenses exagérées qui auraient éveillé les soupçons; mais n'avait-il pas, l'autre matin, acheté chez un papetier pinceau pour l'aquarelle et cahier à dessin en toile grise: on l'avait surpris, abrité sous un arbre, esquissant le profil de la côte et silhouettant des maisons isolées.

Dès qu'il rentrait, il se hâtait d'aller dans sa chambre, dont il refermait la porte à double tour de clef, de peur qu'un indiscret ne vint le déranger; mais il y a toujours, dans les trous de serrure, une petite ouverture qui permet de voir dans la pièce, à moins que la clef, exactement droite, n'en bouche l'orifice. Pendant des heures, on pouvait entendre sa plume crisser sur le papier; nul doute Charles Sannois (puisque tel était son nom d'hôtel) rédigeait ses rapports, notait ses remarques sur ce qu'il avait vu ou appris au cours de sa promenade. Il fallait en avoir le cœur net et guetter par le trou de la serrure. A tour de rôle, chacun des clients et chacun des domestiques vint donc regarder. Voici ce que l'on aperçut: assis devant son guéridon, il écrivait sur de longues feuilles de papier rayées de multiples traits, ou plutôt jetait d'un coup de plume des centaines de petits signes qui semblaient des traînées des fourmis ou des nuées de pattes de mouches. Le doute n'était plus permis: il employait une écriture chiffrée comme les prisonniers et comme les agents d'ambassade: il fallait aviser la police au plus tôt.

Un marmiton, qui avait écouté dans le couloir le conciliabule mystérieux, s'empressa de faire la commission à l'alcade. Celui-ci vint se renseigner auprès de l'hôtelier pour plus amples informations, accompagné de deux agents ou guardias. Il n'y avait pas de délit assez grave pour justifier un interrogatoire. Quant à une perquisition il ne fallait pas y songer. La discussion à voix basse menaçait de s'éterniser, quand Charles Sannois, la canne à la main, traversa le hall. — Tenez, le voilà qui sort! — murmura le patron. L'alcade fit signe à un de ses guardias de ne pas perdre de vue le promeneur, de le suivre, discrètement, de lui rendre compte chaque soir de ses allées et venues; et, pour éviter tout malentendu, il lui donna des instructions précises. Rien dans le costume, l'allure ou



la manière du client suspect n'indiquaient qu'il fût un espion politique ou dangereux anarchiste. Les apparences sont parfois si trompeuses! Il fallait donc agir avec précaution, surveiller, sans avoir l'air de regarder, ne pas l'inquiéter, tout en restant dans son sillage, un peu comme un ombre qui passe, s'attarde et disparaît. Pas de méprise, ni d'étourderie. Un pas, un mot, un geste pourraient suffire à tout compromettre. Et qui sait? Ce mystérieux voyageur était peut-être un redoutable personnage politique dont l'incognito ne devait pas être dévoilé.

A moins d'être distrait comme mathématicien en mal d'une équation, ou aveugle comme poète en quête d'une rime, l'étranger eut tôt fait de remarquer cet indiscret suiveur, qui s'attachait à ses talons comme un chien de garde. Sa décision fut prise en moins de

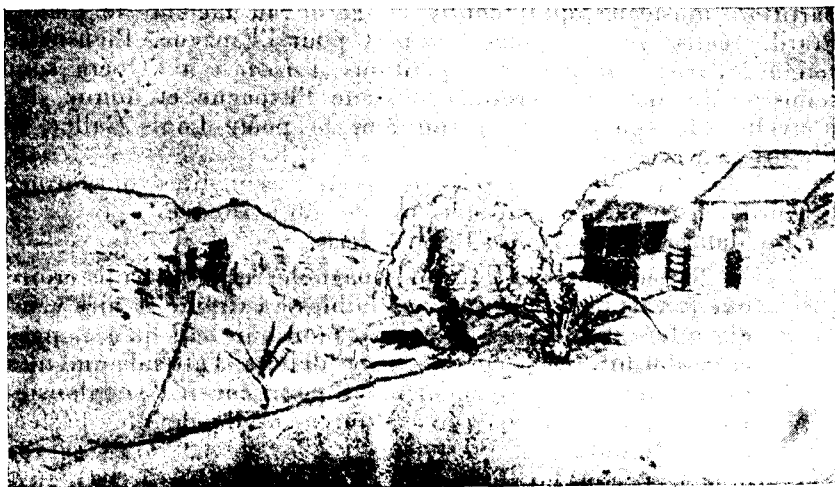
temps qu'il n'en faut pour avaler une tasse de café. Pendant deux jours, il continua ses promenades comme si de rien n'était: il dîna à sa table coutumière, fit le tour de la vérandah, remonta dans sa chambre, boucla ses deux valises et sa malle, redescendit, paya sa note, dit au revoir à l'hôtelier et gagna, près du square, la voiture qu'il avait commandée dans la journée; et, au trot de deux mules dont les grelots sonnaient à rompre le tympan, il traversa toute la ville jusqu'à l'hôtel où, quelque heures auparavant, il avait retenu une chambre. Il avait, en changeant de demeure, brûlé la politesse à ses espions.

La vie redevint paisible. Inconnu et ignoré de tous, il se hasarda à venir au théâtre. Un soir, rencontrant, près de l'entrée des artistes, le chef d'orchestre qui se lamentait de l'absence du timbalier, il lui avait offert de prendre sa place et d'exécuter sa partie. Le maître douta de ses capacités et refusa. A quelque temps de là, une compagnie d'opéra en tournée donnant une série de représentations, Sannois loua une place au second rang de parterre. Pendant l'exécution de l'ouverture, il ne cessa de s'agiter, battant la mesure violemment de sa main droite, hochant la tête, et bougonnant des mots incompréhensifs, au point que ses voisins, impatientés, cherchèrent par des signes à lui imposer silence. Ce fut bien pis au premier acte: le ténor avait à peine commencé son grand air que l'on entendit une série de grognements furieux:—Non, Non, Non—qui hachaient la musique. Le chef d'orchestre se retourna furieux vers l'interrupteur et le pria de se taire ou de s'en aller. Les spectateurs indignés applaudirent. C'était un véritable scandale. Un des gardes de service pria l'intrus de ne pas insister et de sortir. Sannois haussa les épaules et quitta le théâtre. L'incident fut longuement commenté, mais n'eut pas de suite.

Lorsque les pluies fines d'avril ne permirent plus de longues promenades aux environs, Sannois, un guide à la main, venait souvent admirer la cathédrale qui borde la grande place Santa Anna. Or, un matin qu'il traversait la place, avec précaution pour éviter les flaques d'eau, il croisa des fillettes rieuses qui s'amusaient à se poursuivre. Patatras!... Un cri... des sanglots... Il se retourne. L'une des joueuses, dont le pied avait glissé sur le sol détrempé, était étalée dans la boue. Les souliers, et la robe et le visage salis, maculés de terre; un passant était accouru en même temps à son secours. Les deux sauveteurs, penchés sur l'enfant, la relèvent, l'un l'essuie avec un mouchoir, l'autre sort de sa poche une boîte et lui tend un bonbon. Ce n'est rien. Plus de peur que de mal. Les larmes sont déjà séchées et les fillettes reprennent leur course folle. Mais voici que le passant se redresse pour saluer son aide infirmier d'un mot aimable... Il n'en croit pas ses yeux. Une seconde d'hésitation. Il balbutie un:— Monsieur... Il le regarde encore pour bien

reconnaître son image. Plus de doute. C'est lui, dont il a vu le portrait, le matin même dans un journal illustré qu'il a reçu de France. Il s'excuse, quel honneur de saluer un Français aussi célèbre! — Je ne comprends pas, Monsieur. Et, tirant de la poche de son pardessus le journal, il lui montre l'image. «Monsieur Saint Saëns, de l'Institut». Impossible de se dérober ou de nier. C'était lui, l'étranger qui, depuis décembre, avait intrigué la police et les hôteliers de Las Palmas.

Le passaut était un négociant français, nommé Vezelarde. Saint Seëns lui conta rapidement à la suite de quelles circonstances il était venu se réfugier aux Iles Canaries. Mais, le soir, toute la ville connaissait l'identité de cet étranger que l'on avait suspecté d'être



anglais ou un espion, et des fêtes s'organisaient pour fêter le musicien. La scène se passait le 12 avril 1890.

Ce n'était ni un caprice, ni une fugue. Saint Saëns, en 1887, avait signé avec les directeurs de l'Opéra, Ritt et Gailhard, un contrat par lequel il s'engageait à livrer une partition nouvelle, *Ascanio* (le titre primitif était *Benvenuto*), le 1^{er} août 1888, pour être représentée à l'été de 1889 pendant l'Exposition Universelle. Le manuscrit était remis à la fin de septembre et les répétitions allaient commencer, quand des susceptibilités d'artistes pour la distribution des rôles, puis des maladies et des accidents retardèrent, de mois en mois, la mise à l'étude. Au milieu de ces soucis d'attente, un deuil venait assombrir le compositeur. Sa mère, âgée de soixante dix neuf ans, mourait d'une pneumonie le 18 décembre 1888. Tristesse immense et désolation. Incapable de fixer sa pensée, il

décide d'aller chercher le repos sur les bords de la Méditerranée à Tamaris, avant de s'embarquer pour Alger. La mise à l'étude de son opéra *Ascanio* est toujours en suspens. De retour à Paris en mai 1889, il retrouve, avec angoisse, le souvenir de sa mère dans cet appartement de la rue Monsieur-le-Prince, où s'évoquait la vision tragique de la mort de son fils André, qui, se penchant à la fenêtre, s'était écrasé sur le sol. Onze ans passés depuis ce drame du 28 mai 1878. Le moindre objet, dans chaque pièce, ressuscite une image et ravive sa douleur. Il étouffe comme dans un tombeau et pour s'arracher à cette obsession il décide de quitter à jamais ce décor. Il donne à la ville de Dieppe, qui l'accepte pour le Musée, tous ses meubles de famille, portraits, objets d'art, bibelots, parfois sans valeur, et sa correspondance. Il ne garde que sa bibliothèque de partitions musicales, qu'il confie en garde au facteur de pianos Erard, réalise ses économies et part pour l'Espagne. Rien ne le retient à Paris, puisque les répétitions d'*Ascanio* à l'Opéra sont remises à une date indéterminée. Il visite l'Espagne et donne des nouvelles de son voyage à son ami le poète Louis Gallet, le librettiste d'*Etienne Marcel*.

Je laisse la parole au compositeur: ses lettres inédites vont former le journal de cette partie mystérieuse de son existence.

De Malaga, le 20 octobre 1889, il écrit:

Je suis fait à la cuisine espagnole, et je pourrais croire que je vais très bien, sans ma faiblesse extrême et mes yeux qui refusent toujours le service. Je ne suis bon qu'à manger et à dormir, et je paresse avec délices. J'attends que mes forces soient un peu augmentées pour courir l'Andalousie. J'ai fait une promenade hier à une heure de chemin de fer, c'est admirable. Si vous étiez ici, avec vos toiles et vos pinceaux, vous en perdriez la tête, les motifs s'offrent d'eux-mêmes à chaque pas; et quelles lignes, et quels tons! J'ai vu une petite ville toute blanchie à la chaux comme une ville arabe, et où il est impossible de circuler quand on n'en a pas l'habitude, tant elle est singulièrement pavée: les rues, qui sont fort escarpées, formant une série de petits dos d'âne perpendiculaires aux murs et recouverts d'énormes cailloux. On marche là-dessus comme on peut.

Le 29 octobre, toujours de Malaga, il poursuit:

Je suis allé à Grenade. J'ai vu l'Alhambra. Je ne m'amuserai pas à vous le décrire; mais dans quel merveilleux site est posée cette ville, dominant une admirable vallée, dominée elle-même par des cîmes couronnées de neige... Regnault ne pouvait s'en rassasier et je le comprends. Je voudrais revoir tout cela au printemps, débordant de fleurs.

Eu ce moment il y a du très beau et très bon raisin, qu'on a pour rien, et dont je me suis bien régalé.

Je suis devenu une vraie fontaine d'Hippocrène, je fais des vers du matin au soir et même la nuit, et je ne vous les envoie plus, il y en a trop. J'ai fait des progrès vous verrez!

Mes yeux vont mieux, mais je n'ose les mettre encore au régime délétère du papier réglé.

Je ne vous donne pas mon adresse. Ce serait pour moi le seul plaisir possible de recevoir de vos lettres, mais *il ne faut pas* que je reçoive de lettres. C'est un traitement que je suis et il me réussit trop bien pour l'abandonner. Il faut du temps pour raccomoder une tête malade, j'espère sérieusement que la mienne se raccomodera.



Un mois se passe sans nouvelles. Saint Saëns est arrivé le 5 novembre à Cadix, à l'hôtel de France et s'inscrit sous le nom de Charles Sannois; et pour rassurer son ami Gallet qui doit s'inquiéter d'un si long silence, il lui écrit:

Si je ne connaissais pas votre pénétrante intelligence, je craindrais de vous porter un grand coup, mais je la connais et suis sûr que vous vous attendez à la nouvelle que je vous envoie. Quand vous recevrez cette lettre, je serai entre le ciel et l'eau, voguant vers une destination que vous connaîtrez plus tard.

J'accomplis un des actes de la pièce dont j'ai tracé le scénario au mois de janvier. J'ai eu tout le temps de réfléchir pendant mes longues insomnies de Tamaris, et mes réflexions

me montraient la vie devenue impossible pour moi, la folie ou le suicide au bout de tous les chemins. Impossibilité d'organiser mon existence, impossibilité de rester à Paris l'hiver à cause de mes poumons, impossibilité partout; un dégoût affreux de la vie surmenée et inutilement bousculée, la nuit se faisant sur mon intelligence. Que faire pour échapper à cette situation? Une seule chose: couper tous les câbles, chercher au loin, sous d'autres climats, les moyens de me refaire un autre moi-même. Une fois ma résolution arrêtée, le sommeil est revenu et peu à peu la vie. Vous comprenez maintenant les efforts suprêmes que j'ai faits pour obtenir l'exécution immédiate de *Benvenuto* et l'indifférence que j'ai montrée ensuite sur la même question.

Je vous laisse le soin de représenter notre ouvrage. J'envoie, par votre entremise, des instructions à M. M. Ritt et Gailhard, dont je vous prie de garder une copie, afin de ne pas me forcer à écrire deux fois la même chose. Ne vous laissez pas prendre aux demandes de changements de paroles que pourraient vous faire les artistes, il n'y a rien à changer.

Après quelques conseils sur la mise en scène de son opéra *Ascanio*, il continue:

Il faut espérer que lorsque je reviendrai, avec les hirondelles, notre ouvrage sera au répertoire,

Si par malheur il survenait encore des difficultés et si vous aviez besoin de mon appui, mon avoué, M^{er} Carlet (rue des Petits Champs) a une procuration générale entre les mains qui lui donne le droit de me remplacer dans n'importe quelle circonstance.

Il va sans dire que je serais très contrarié de voir notre ouvrage retiré de l'Opéra, qui est de tous les théâtres du monde celui que je préfère.

La tranquillité, l'isolement et le soleil ont déjà produit des résultats. J'ai écrit, depuis ma dernière lettre, dix huit pièces de vers; j'ai fait un grand article pour l'*Artiste*, qui vous sera envoyé; enfin, à ma grande surprise, j'ai fait un morceau important, pour deux pianos, que j'ai envoyé à Durand. Cela m'a pris comme une envie d'éternuer, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que du même coup la fontaine d'Hippocrène a cessé de couler. C'est grand dommage, non pour l'art mais pour moi, qui m'amusais énormément à courir après les rimes, j'avais un carnet dans ma poche et je versifiais à tout instant, même à table, je me relevais la nuit pour rimer. Maintenant plus rien, je suis redevenu Gros Jean comme devant.

A propos de rimes, j'ai vu les jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures, et je n'y ai point vu de sycomores. Il n'y en a plus, ou plutôt je crois qu'il n'y en a jamais eu. Il y a, en revanche, des centaines d'orangers et des milliers d'oranges, d'une qualité spéciale et d'un parfum exceptionnel. J'en ai chipé une; on m'a vu, ce qui a changé le larcin en volupté. Je l'ai bien payée au gardien, je n'ai rien à me reprocher.

Cadix est une ville enchanteresse, où tout charme le regard, où il n'y a rien de laid ni de sale, et un soleil, un air! Je comptais ne faire qu'y passer et j'y suis resté, je m'y refais à vue d'oeil. Mais le thermomètre commence à baisser depuis hier. Il faut partir! Il faut courir après la chaleur.



Comment pourrais-je revenir, quand même je le voudrais? Je sais trop bien ce qui m'attendrait là-bas, si je faisais une folie pareille. Remonter le calvaire d'Henry VIII est au-dessus de mes forces, on ne fait pas ça deux fois.

J'ai vu ici une petite enfant prodige, une italienne, qui joue des drames et des comédies écrites spécialement pour elle, qui sur la scène paraît huit ans, et qui montre une naïvité, une rouerie, un charme, une variété d'effets, un aplomb étourdissants. Le plus étonnant est qu'il n'y a dans son jeu rien d'affecté ni de maniéré. Cette petite merveille s'appelle Dora Lambertini. Elle a une grande soeur, qui est d'une beauté inouïe, mais qui joue comme une dinde, triste compensation.

Il y a des opérettes espagnoles, très locales et fort divertissantes, qu'on peut voir pour cinquante centimes aux fauteuils d'orchestre. On ne se ruine pas dans ce pays-ci. Je suis dans le plus bel hôtel de la ville, une chambre magnifique donnant sur une place, qui est un délicieux jardin tout en fleurs, pour huit francs par jour tout compris.

Des mœurs, il vaut mieux ne pas parler. J'avise hier un troupeau de magnifiques dindons, broutant au soleil couchant; je m'amuse à les regarder. Un gamin déguenillé qui les gardait, accourt et me demande une cigarette. Puis il engage la conversation:—Mi mama esta puta—. Je vous laisse à deviner tout ce qu'il a pu me dire après ce joli commencement.

A Cadix il engage la conversation, à l'Hôtel de France, avec son voisin de table, le vice-consul du Portugal à Cadix, Antonio de Faria; tous deux vont le soir prendre du café à la brasserie de la Cruz-Blanca, par la place du Loreto. Saint Saëns qui ne lui a pas dévoilé son identité, déclare se nommer Charles Sannois, et s'excuse de ne pas avoir sur lui de carte de visite; il ajoute qu'il partait le lendemain 5 décembre pour les Iles Canaries et reviendrait ici dès les beaux jours.

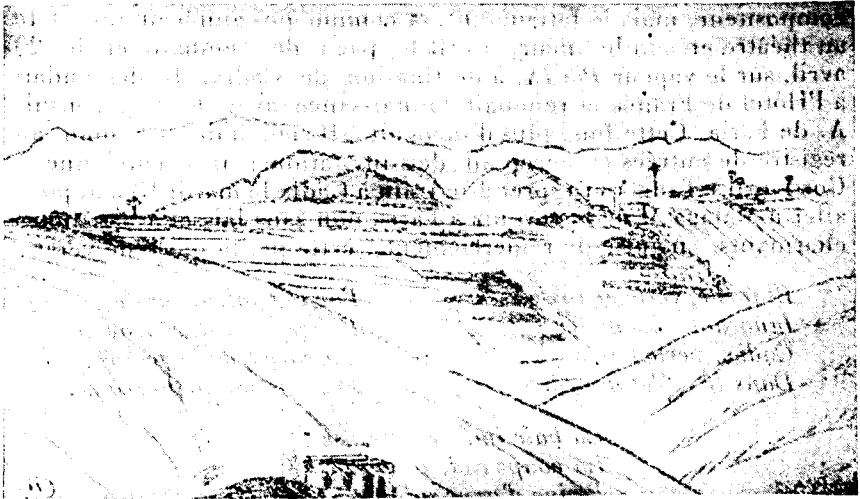
Des mois passent: le 21 mars 1890 l'Opéra a joué *Ascanio*, en l'absence de l'auteur. Emotion des journalistes, qui cherchent vainement des explications et, faute de mieux, racontent les bruits les plus extravagants. L'un annonçait que le musicien était caché aux environs de Paris; l'autre, qu'épuisé par le chagrin et le travail, avait été enrhumé comme fou à Ville Evrard. Un autre, mieux informé, affirma qu'il s'était embarqué pour une destination inconnue et était mort en mer. Saint Saëns, qui ne lisait pas de journaux, ignorait tous ces racontars et ne les apprit que plus tard. Mais après l'incident de la place Santa Anna il ne pouvait plus se cacher. Le 12 avril 1890, il était reconnu et aussitôt fêté, acclamé, au point de n'avoir pas le temps d'écrire pendant trois jours. Enfin le 15, il donnait de ses nouvelles à Gallet:

Mon incognito vient d'être subitement dévoilé et du même coup j'ai eu des nouvelles d'*Ascanio*. Elles ne sont pas pour me plaire; pas de contralto, une scène capitale supprimée. Cette façon de détruire une pièce, parce qu'une scène ne donne pas tout l'effeti qu'on en attendait, ne m'entrera jamais dans la tête. La répétition générale d'*Esclarmonde* a avait été très douteuse, on n'a rien changé et la première a été un triomphe. J'aurais voulu que vous eussiez la même audace. Quelle raison peut avoir maintenant la duchesse pour vouloir la mort de Colombe? C'est le théâtre absurde, celui que je déteste.

Au point de vue musical, je suis tranquille, sachant que Guiraud s'en est mêlé. Je pense que vous avez déjà remercié pour moi l'ami sûr et dévoué, le musicien impeccable qui a veillé sur mes notes en danger.

Craignant les traîtrises du printemps parisien, je ne rentrerai que le 15 mai, comme j'en ai toujours eu l'intention. J'espère que l'ouvrage tiendra encore l'affiche et que Lassalle ne sera pas encore parti pour Londres. J'irai voir *Ascanio*, comme si c'était l'ouvrage d'un autre et j'y prendrai un plaisir extrême...

Depuis trois jours que je suis connu, je mène une vie insupportable, je n'ai plus un instant à moi, je vous griffonne ces mots tout en causant; si ce que je vous dis n'a pas le sens commun, ne vous en étonnez pas. Il m'a fallu écrire une



Romance, avec orchestre, pour un baryton, un duo bouffe pour la petite Lambertini que j'ai retrouvée ici. J'ai dû employer la violence pour éviter une ovation de la population! En revanche, on m'a montré toutes les curiosités de la cathédrale, au nombre desquelles est un bijou merveilleux authentique de Benvenuto lui-même. C'est une des choses les plus curieuses que j'aie jamais vues, un vrai chef-d'oeuvre qui n'est pas plus grand que le creux de la main.

J'ai écrit cet hiver quelque prose et pas mal de vers, y compris le *Botriocéphale* projeté, où il n'est pas resté une rime du projet primitif. J'ai l'intention très arrêtée de publier

mes poésies, ne fut-ce que pour donner un nouvel aliment à ceux qui aiment s'escrimer sur mon dos, car sur la question musicale ils doivent commencer à se répéter un peu.

J'ai su par les journaux espagnols qu'on m'avait accusé d'un tas de choses bizarres, une seule m'a irrité: dire qu'on avait osé lancer dans la circulation que je n'étais pas républicain. Tous ceux qui me connaissent, le duc d'Aumale lui-même, savent si bien le contraire que cela dénote une impudence dans le mensonge et une envie de nuire à tout prix, vraiment révoltante...

Ne me répondez pas; je vais me perdre de nouveau pendant un mois, et votre lettre s'égarerait à ma poursuite...

Il est très beau, vous savez, le pic de Ténériffe, ça vaut la peine d'être vu.

Tous ces hommages et ces acclamations firent plaisir au compositeur, mais le fatiguèrent; et comme on annonçait une fête au théâtre en son honneur, il prit le parti de s'embarquer le 20 avril, sur le vapeur *Pie IX*, à destination de Cadix. Il descendait à l'Hôtel de France et renouait connaissance avec le vice-consul, A. de Faria. Cette fois, plus d'incognito. Il signait de son nom au registre de entrées et acceptait des invitations: il excursionne à Cordoue, à Tanger et reprend le train à Cadix le mardi 13 mai pour aller à Malaga et de là revenir à Paris, non sans laisser à ses hôtes charmants, en guise de remerciements, cette petite pièce de vers:

*Blanche, verte et rosée,
Ignorante des maux
Cadix, perle irisée
Dans le reflet des eaux,*

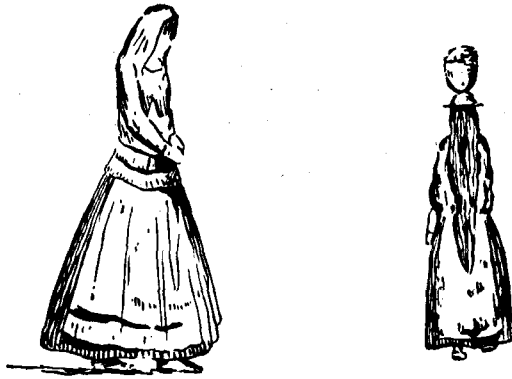
*Par la chaleur lassée,
Préfère aux durs travaux
Du corps, de la pensée,
Les courses de taureaux.*

*La baie immense creuse
La coupe radieuse
Pleine d'azur subtil;
Cadix, joie et délice
De l'énorme calice
Est l'éclatant pistil.*

Quand on s'appelle Saint Saëns on se doit d'oublier les agaceries faites à celui qui portait le nom de Charles Sannois. Il n'en garda ni colère ni ressentiment, et quand, plus tard, on faisait allusion aux petites tracasseries auxquelles il avait été exposé par suite de son incognito, il riait de ce qu'il nommait plaisamment ses «mésaventures canariotes». Toutefois seuls des soucis de théâtre l'empêchent, pendant trois ans, de revenir aux Iles Canaries, qu'il ne désignait plus que sous le nom des «Iles Fortunées». Enfin, le 30

Décembre 1893, il s'embarque à Cadix pour Las Palmas, sur le transatlantique *Alphonse XII*. Après quelques difficultés, pour trouver une chambre convenable, il s'installe le 8 Janvier 1894 et aussitôt donne de ses nouvelles à son ami Gallet.

J'ai trouvé, dans un hôtel très peu chic, un logement ravissant, un salon donnant sur une promenade, deux grandes chambres, avec jouissance d'une terrasse; j'ai pris un petit bonhomme du pays pour me servir, j'ai acheté des meubles, j'ai embelli ma prison, je suis tout-à-fait bien. C'est vraiment le pays pour passer l'hiver; aujourd'hui 8 janvier, j'ai noté 21 degrés centigrades; ces jours derniers, les gens du pays se plaignaient de la température, on n'avait pas vu depuis longtemps un hiver aussi rigoureux. Il en est de ces rigueurs comme des belles cruelles, chantées dans les madrigaux. Pendant ce temps si rigoureux, j'ai couché la fenêtre ouverte! Plus d'habits d'hiver, plus de pituite! Il y a eu pourtant de fortes gripes ces temps derniers, parce que les gens du pays



Femmes de Las Palmas—1898

s'obstinaient à sortir le soir sans se couvrir un peu plus qu'à l'ordinaire; c'est leur faute, non celle du climat.

Hier, j'ai fait une première promenade sérieuse, accompagné de mon «esclave», qui portait un album de grande taille. Armé d'un crayon menaçant, j'ai gravi une route dépourvue de toute espèce d'ombre, comme elles sont toutes ici, et j'ai eu le plaisir de suer à grosses gouttes! Quand je suis arrivé en haut du chemin, j'ai trouvé les points de vue, mais trop tard; j'y retournerai en voiture, et alors les grands

travaux d'art commenceront. Plaisanterie à part, je trouve qu'un mauvais croquis, si mauvais qu'il soit, a encore un accent que la photographie n'aura jamais; elle est un document précieux pour l'exécution des détails, elle ne donne pas la vie ni l'impression du paysage. Je ne parle pas de ces magnifiques photographies comme en Suisse, mais de petites photos de voyage qui ne me disent rien du tout...

... Oui, j'aime mieux être ici, ignorant tout ce qui se passe, me chauffant au soleil d'Afrique et gribouillant des dessins et des aquarelles. J'ai pourtant acheté du papier à musique, on n'est pas parfait!, et le chien de l'Écriture aura toujours des imitateurs.

Que ne puis-je vous envoyer le magnifique palmier, d'espèce spéciale au pays, dont les immenses éventails, ressemblant à de longues plumes vertes, se balancent devant ma fenêtre! Je constate avec effroi que me voilà au 10 janvier, que le tiers du mois est écoulé, que ce temps d'existence paradisiaque s'écoulera comme un torrent et va bientôt disparaître comme un rêve. On devrait pouvoir allonger les temps hereux et raccourcir les autres; c'est justement le contraire qui s'est produit.

Vous pouvez penser si l'on m'a fait bon accueil. On voulait me donner une sérénade, j'ai obtenu que cette fête fut reculée au moment de mon départ. En fait, étant donnée (ou donné? je ne sais plus, vous me le direz) la rareté des Français dans ce pays, on est très flatté que j'aie trouvé la ville assez à mon goût pour y revenir. Les filles ont conservé la jolie habitude de se promener avec une mantille de mousseline de laine blanche qui leur enveloppe le visage et descend au-dessous de la taille; avec cela, elles ont un air virginal et biblique qui me fait penser tout le temps à l'introduction de *Marie Magdeleine*. Il y en a de bien jolies et elles ne sont pas rares. J'ai reçu dès l'abord beaucoup de visites, mais tous ces gens fort aimables vont à leurs occupations et sont bien forcés de me laisser tranquille, car tout le monde travaille ici, et, comme il n'y a pas avec cela le surmenage des grandes villes, une grande bonne humeur règne partout.

Je suis trop bien ici pour en bouger. A la fin du mois j'irai visiter l'île de Palma et la vallée d'Orotava; à la fin de mars je quitterai définitivement Las Palmas pour l'Algérie et serai de retour à Paris pour la dernière semaine d'avril. J'irai m'installer à Saint-Germain, et alors nous nous mettrons sérieusement à l'ouvrage. Tranquillisez-vous donc sur mon compte. Hier, j'ai fait vingt kilomètres à pied et je

remets des gilets dans lesquels je ne pouvais plus entrer. Mon ennemi, c'est le ciel de Paris que vous me recommandez, et il est très vrai que, si j'ai peur des fiacres et des araignées, je n'ai pas peur d'autre chose, sinon de l'eau dont je ne boie qu'à la condition d'être bien sûr de sa pureté; de cette façon j'évite toute irritation d'entrailles. Jamais je ne suis malade, et, si cela m'arrivait, je me ferais soigner à l'hôpital.

Et le 24 Février il annonce qu'il part en excursion:

Je pars dans trois jours pour l'île de Palma, qui, paraît-il, est l'une des sept merveilles du monde. J'y resterai une semaine et reviendrai ici avant de quitter définitivement. Peut-être ferai-je aussi un tour à Ténériffe. Quoi qu'il en soit, vers le 20 Mars, je m'embarquerai sur un bateau français, *La Meuse*, du capitaine duquel j'ai fait la connaissance. Je visiterai Mogador, Mazagran, Gibraltar et je débarquerai à Malaga d'où je me rembarquerai peu après pour Oran, et de là le chemin de fer me conduira à Alger, dernière étape de mon vagabondage. J'y serai une quinzaine et reviendrai à Paris dans la seconde moitié d'avril.

Il avait fait le projet d'aller à Oran, mais les communications ont malaisées.

Voyez-vous, les îles, c'est charmant, mais on n'en sort pas toujours aussi facilement qu'on voudrait. Il est vrai que j'ai si peu envie de m'en aller! C'est si bon, ce calme et cette tranquillité! Les habitants de ce pays, quoique tous grandement logés, n'aiment pas à recevoir, ce qui fait que je n'ai pas à refuser des invitations, à résister à des tentations qui ne se produisent pas. J'ai quelques relations agréables que je cultive quand il me plaît; je fais de nombreuses parties de dominos et d'échecs. Je passerais ainsi ma vie, sans rien regretter des agitations que vous savez.

La grippe et le froid le retiennent en avril. Le vent glacé qui souffle empêche toute promenade; il lit, il pianote.

En fait de plaisirs, le plus vif est de voir mon caméléon atrapper des mouches; sauf ces dernières, tout le monde je pense, le trouverait innocent.

... Pour me rendre utile, je me suis fait professeur d'échecs. J'ai à ma disposition un échiquier fantastique; l'échiquier a un demi-mètre carré et les pièces sont monstrueuses, les rois et les reines pèsent une demi-livre. Il ne

ferait pas bon se les jeter à la tête. Ces illustres personnages et leurs sujets sont renfermés dans une énorme boîte, de forme bizarre, dont l'intérieur est divisé en compartiments, pour que les pièces ne se mordent pas probablement. Après avoir eu quelque peine à me faire à ces dimensions gigantesques, j'en suis arrivé à les trouver toutes naturelles et à regretter qu'elles ne soient pas habituelles. On voit mieux son jeu et la partie prend une magnificence qui en augmente le charme. On est plus fier de gagner, plus humilié de perdre...

Deux ans s'écourent. Sains Saëns fait des infidélités à ses «Iles Fortunées». S'il se laisse entraîner jusqu'en Cochinchine, à Poulo Condor, et passe une saison à Ismaïlia, il revient le 22 janvier 1897 à ses chères Canaries:

J'ai retrouvé la douceur de l'air, les petites maisons rouges, bleues, jaunes qu'on dirait faites pour être alignées par des enfants sur une table, les jolies filles en jupes claires, la tête et le buste enveloppés dans la virginale mantille de laine blanche, ténue et légère, et la paix, la divine paix! On m'a fait un accueil tout à fait cordial, et vraiment touchant, par son évidente sincérité. Aujourd'hui même je vais commencer mes promenades et revoir les coins charmants que je connais si bien.

Il y a toujours surabondance de chiens et, dans la crainte qu'il n'y en ait pas encore assez, on en a mis toute une collection en bronze sur une des places de la ville, où ils trônent dans diverses postures. C'est original, très original...

En revanche, on a détruit de ravissantes fontaines d'où l'eau qui tombait de haut était recueillie par les femmes avec de longues cannes armées d'une sorte d'entonnoir. Je les pleure en silence, content que le «progrès» n'ait pas fait d'autres ravages.

Trois fois encore, de 1898 à 1900, Saint Saëns vint se reposer dans la paix ensoleillée de Las Palmas, pour échapper aux rigueurs de l'hiver, dangereux pour ses bronches, et aux fantaisies des directeurs de théâtre, plus redoutables encore. Pendant trois saisons, il s'abandonne à la joie d'écrire des vers et de dessiner. Il garde une grande reconnaissance aux «Iles» qui lui ont permis de retrouver le calme et la santé; il se plaît à évoquer leur décor enchanteur, il montre à ses intimes, après le dîner, les dessins au crayon qu'il a esquissés autrefois. Les Iles Canaries lui rappellent la *Valse Canariote*, dont il fit hommage à Mademoiselle Candelaria Navarro Sigalo, le *Scherzo* à deux pianos, qu'il dédia à l'organiste Philippe

Bellenot, mais surtout les plus belles promenades qu'il ait faites au soleil parmi les fleurs. Si, à partir de 1900, Saint Saëns s'est montré infidèle à cette terre heureuse, c'est qu'il avait été séduit par l'offre aimable que lui avait faite S. A. Mohammed Ali Pacha, frère du Khédive, d'habiter pendant les mois d'hiver en Egypte, dans sa propriété de Rodah au milieu du Nil; et dès lors il y revint presque chaque année, à la mauvaise saison pour protéger ses bronches fragiles et travailler dans le calme bienfaisant. Mais, jusqu'à son dernier voyage, jusqu'à cette année 1921, où il devait s'endormir à Alger, dans la nuit du vendredi 16 Décembre, à l'âge de 86 ans, il garda un souvenir merveilleux de Las Palmas et des Iles Canaries.

Nota de la Redacción.—Los dibujos que ilustran este trabajo están tomados del álbum de apuntes del propio Saint-Saëns, al que a menudo alude en el texto.